

ALIA
TRABUCCO
ZERÁN

LA SOUSTRACTION

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Alexandra Carrasco



ACTES SUD

“Lettres latino-américaines”

Titre original :

La Resta

Éditeur original :

Editorial Demipage, Madrid

© Alia Trabucco Zerán, 2014

Illustration de couverture : © Fergs

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-14438-8

ALIA TRABUCCO ZERÁN

La Soustraction

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Alexandra Carrasco

ACTES SUD

à mes parents

Les collections sont notre forme de deuil.

HERTA MÜLLER
La Bascule du souffle

Bien espacés : un dimanche oui et l'autre pas, voilà comment ont commencé mes morts, sans aucune régularité, un week-end sur deux, parfois deux d'affilée, ils me surprenaient toujours dans les endroits les plus incongrus : couchés aux arrêts de bus, dans les caniveaux, les parcs, pendus aux ponts et aux feux rouges, flottant et descendant à toute allure la rivière Mapocho, les corps dominicaux m'apparaissaient dans chaque coin de Santiago, les cadavres hebdomadaires ou bimensuels que j'ajoutais méthodiquement, et leur nombre croissait comme croît la mousse, la rage, la lave, ça montait, montait, mais justement, les additionner posait problème car monter n'avait pas de sens puisqu'on sait que les morts tombent, incriminent, tirent vers le bas, comme ce macchabée que j'ai trouvé affalé sur le trottoir pas plus tard qu'aujourd'hui, un mort solitaire qui attendait tranquillement mon arrivée, alors que je passais tout à fait par hasard avenue Bustamante, en quête d'une gargote où boire quelques bières pour combattre la canicule, cette chaleur poisseuse qui fait fondre jusqu'aux calculs les plus froids, je suis là, à chercher désespérément un bouge où me rafraîchir, quand je vois à l'angle de la rue Rancagua

un de mes morts subversifs, encore seul et tiède, hésitant entre rester d'un côté ou se jeter de l'autre, il m'attendait dans la mauvaise tenue, chaudement vêtu, bonnet et gilet de laine, comme si la mort habitait en hiver et qu'il devait s'apprêter pour lui rendre visite, mon mort gisait à un coin de rue, la tête basculée en avant, je me précipite sur lui et regarde ses yeux, je me baisse pour attraper son visage au dépourvu, l'étudier, le posséder, et là je me rends compte qu'il n'a pas d'yeux, seulement des paupières comme des murs, comme des cagoules, comme des barbelés, ça me rend nerveux alors j'inspire profondément et je me contiens, je souffle, m'accroupis, lèche mon pouce, l'humecte entièrement et le porte avec précaution à son visage, je soulève calmement sa paupière rigidifiée, je tire tout doucement le rideau pour l'épier, l'assaillir, le soustraire, oui, mais une peur atroce me laboure la poitrine, une terreur qui me paralyse car l'œil s'embourbe d'un liquide qui n'est ni bleu, ni vert, ni marron, c'est un œil noir qui m'observe, un œil d'eaux croupies, une pupille embuée par la nuit, et je tombe au fond de ses orbites, je me vois clairement dans l'iris sombre de cet homme : noyé, battu, brisé dans ces fosses qui m'aident au moins à saisir l'urgence, car ce mort est un avertissement, une piste, une priorité, je vois mon visage s'enfouir dans le sien, mes yeux me contempler du fond de ses orbites vides et je comprends qu'il est vraiment temps de me dépêcher, de m'appliquer pour arriver à zéro, oui, et juste quand j'ai retrouvé mon calme et que je me prépare, quand je prends mon petit carnet pour l'enregistrer, j'entends au loin le hululement insupportable, l'ambulance qui fonce furieusement, m'obligeant à le soustraire

dare-dare, à le supprimer, parce que le problème a toujours été l'ajout, l'addition qui donne un résultat erroné : comment équilibrer le nombre de morts et le nombre de tombes ? Comment savoir combien nous sommes à naître et combien à rester ? Comment faire coïncider les mathématiques mortelles et les recensements ? En soustrayant, décomposant, déchiquetant les corps, voilà comment, en se servant de l'arithmétique de la fin des temps, afin de pouvoir se réveiller le dernier jour de manière ferme et définitive, serrer les dents et soustraire : dix-sept millions trois cent quarante et un mille neuf cent dix-huit, moins trois mille et des poussières, moins les cent dix-neuf, moins un.

()

Cette nuit-là, il avait plu des cendres, mais pas sûr. Peut-être le gris n'est-il que la toile de fond de mes souvenirs, et ce qui s'est dénoué alors, seulement un petit crachin et une grande fête, une bruine tenace et le nœud qui reliait cet épisode aux autres fils de mon enfance.

Le soleil s'était couché, le tourbillon d'étreintes et de baisers, de commetasgrandi, commeletempspasse s'était calmé à la tombée du jour. J'avais une mission bien précise : guetter la sonnerie, vérifier les pouces couverts d'encre et le cas échéant ouvrir la porte. J'avais pris tellement au sérieux la recommandation de ma mère (cette mission *clé*, dirait-elle) qu'il m'avait paru nécessaire de me séparer de mes Barbie, les enterrer dans le jardin pour toujours et devenir enfin la gardienne de la maison. J'étais grande ; je m'occuperais de surveiller la porte, ai-je pensé pendant que je les enfouissais dans la boue, ignorant que peu après je les offrirais à Felipe, noires de terre.

J'ai consciencieusement rempli mon rôle de vigile, accueillant une foule d'invités tout aussi euphoriques qu'angoissés qui, après un moment d'hésitation devant la grille (la boue, les broussailles, l'acharnement des mauvaises herbes), allaient rejoindre les

festivités qui battaient leur plein de l'autre côté des fenêtres. Je me souviens clairement de tout cela, sans la moindre nostalgie. Je me rappelle l'odeur moite de la boue, les baies de maqui ovales sur ma langue, la terre durcissant sur mes genoux (m'empesant, me pétrifiant). Ce sont des images dépoussiérées, dépouillées de regrets. J'ai réussi à maîtriser ma nostalgie (je la tiens attachée à un poteau, loin), sans compter que je n'ai pas choisi de conserver ce souvenir. Nous étions le cinq octobre 1988, ce n'est pas moi mais ma mère qui a décidé que je n'oublierais pas cette nuit-là.

Il était tard quand j'ai vu trois inconnus venir à la grille. Deux géants encadrant une fille de taille moyenne qui ont tardé plus que de raison à trouver la sonnette et qui ont entonné en chœur un prénom erroné, Claudia, Claudia, le prononçant avec une certaine appréhension, vérifiant nerveusement si une ombre ne les suivait pas. Celle du milieu a été la seule à rester muette et immobile. Ses cheveux blonds, son air blasé et un chewing-gum bondissant d'un côté à l'autre de sa bouche l'ont désignée comme la fille dont ma mère avait annoncé le matin même la visite (arrange-toi, dis bonjour, accueille-la, souris). Elle n'a même pas levé les yeux quand j'ai ouvert. Figée : son regard rivé sur le bout de ses espadrilles blanches, ses mains enfoncées dans les poches de son jean usé et le casque sur ses oreilles ont suffi à me conquérir. Elle était escortée à droite par un blond barbu qui posait une main sur sa tête (l'enfonçait, l'enterrait). À gauche, raide comme un peuplier élané, une femme à l'air très grave me scrutait, son visage m'était à la fois familier et étranger comme si elle sortait d'une vieille photo, d'un film,

ai-je pensé, mais elle m'a interrompue avant que je parvienne à l'identifier. Voici Palomita, a-t-elle dit en désignant la fille de taille moyenne, la poussant pour qu'elle franchisse enfin la grille. Et toi, tu es sûrement Iquela, non ? Embrasse-la (embrasse-moi), a ordonné la femme, forçant un geste que Paloma et moi avons docilement accompli, feignant de nous connaître, de nous retrouver (jouant la nostalgie désespérée de nos parents).

La première fois que j'ai vu Paloma, j'ai eu l'impression d'être devant une rock star. Quand nous sommes entrés dans la maison, elle a refusé de quitter le couloir et, au lieu d'essayer de la convaincre, ses parents ont disparu dans un manège d'étreintes, de çafaisaitsilongtemps, j'enrevienspas, Ingridici, et presque sans nous en apercevoir, nous sommes restées seules, elle et moi : deux statues impassibles devant le défilé d'invités qui allaient, indécis, entre le salon et la cuisine, la cuisine et la salle à manger, entre l'enthousiasme et la peur. Elle écoutait de la musique et ne semblait intéressée que par ce qui se passait à ses pieds, là où son talon battait le rythme d'une mélodie, s'agitait rageusement de haut en bas. Un, deux, silence. Un, deux. Je ne trouvais rien à lui dire ni à faire pour l'interrompre ou pour surmonter cette timidité qui avait eu presque entièrement raison de mes ongles. J'avais l'habitude de passer mon temps avec des adultes et sa présence mystérieuse, annoncée par ma mère comme l'arrivée d'un ange ou d'un Martien, m'avait maintenue toute la journée sur les charbons ardents. Muette comme une carpe, sans doute traînée contre son gré à cette fête ennuyeuse à pleurer, Paloma ne m'offrait que le martèlement de son talon sur le sol, l'unique

voie d'accès à sa musique, ai-je pensé, alors j'ai rapproché mon pied du sien, le remuant discrètement d'abord, puis me joignant à ce chœur silencieux. Elle tapait deux fois et moi aussi. Au bout d'un moment, alors que nous dansions presque sur place, elle s'est arrêtée ; nous nous sommes arrêtées. Paloma s'est dressée devant moi (dix, peut-être quinze centimètres plus grande que moi), m'a pris la main, a tourné ma paume vers le haut et y a posé son casque. *Mettez-les-toi*, m'a-t-elle dit avec un accent traînant, d'une voix étrange. *Mettez-les-toi et appuyez sur play*, a-t-elle insisté sans cesser de mâchonner son asticot blanchâtre écrabouillé. Elle a elle-même enveloppé mes oreilles des coussinets noirs et m'a indiqué d'un doigt sur les lèvres de ne pas faire de bruit et de la suivre. J'ai marché à son côté, le plus près possible de son corps, hypnotisée par la bretelle soyeuse qui apparaissait sur son épaule, par le bout de sa tresse comme un hameçon au niveau de sa taille et par cette musique qui se déployait dans un coin de ma tête : une guitare, une voix, les hurlements les plus tristes du monde.

Essayant à tout prix de passer inaperçues, Paloma et moi sommes entrées dans la salle à manger en catimini. Des verres, des coupes, une montagne de journaux, de pamphlets et un transistor à piles encombraient la table de long en large ; derrière, mon père et le sien se tapotaient les mains, le visage, comme s'ils avaient besoin de vérifier que leur nom coïncidait avec leur corps. À la radio, l'émission que mes parents écoutaient chaque soir allait commencer, l'entêtant battement de tambours et le martèlement du sempiternel refrain qui précédait l'avalanche de mauvaises nouvelles (la bande-son de ces années-là,

l'époque interminable des tambours). J'ai expliqué à Paloma que la radio n'était pas ancienne, qu'elle marchait à piles pour que nous ne soyons pas pris au dépourvu en cas de coupure d'électricité. Les soirs de panne, Felipe et moi on joue à la nuit, lui ai-je soufflé à l'oreille. On joue à disparaître, ai-je ajouté. J'ignore si Paloma ne m'a pas entendue ou si elle a fait semblant. Elle s'est éloignée et a commencé à tester les boissons, saisissant les verres, les portant à son nez et les repoussant d'une moue dégoutée. Seuls trois d'entre eux ont survécu à sa sélection implacable et sont restés devant nous. Vin blanc ou teinté ? m'a-t-elle demandé d'une voix âpre. Teinté, ai-je répondu (ai-je vraiment dit *teinté* ? Le souvenir s'évanouit-il si j'ai oublié ma réponse ?).

Paloma m'a tendu le verre de vin et en a choisi un de whisky pour elle. C'est délicieux, a-t-elle chuchoté en remuant les glaçons du bout de l'index. Vasy, bois. Tu n'aimes pas ça, peut-être, Iquela ? Quel âge t'as ? m'a-t-elle demandé sans ciller. J'ai alors remarqué la myriade de taches de rousseur sur son visage et, sous ses sourcils, des yeux si bleus qu'on les aurait dits faux. Des yeux en plastique. Des yeux artificiels qui me jugeaient, me découvraient. Elle a composé un petit rire, une dénudation mécanique des gencives, un rire en carton, elle a craché l'asticot dans la paume de sa main et l'a malaxé entre son index et son pouce jusqu'à le transformer en bille. Toi d'abord, m'a-t-elle ordonné en désignant mon verre. C'est ton tour, a-t-elle insisté sans cesser de tripoter sa pâte de plus en plus dure et ronde. J'ai respiré un grand coup, fermé les yeux et, rejetant la tête en arrière, j'ai sifflé mon vin d'un trait. Une, deux, trois goulées interminables. Je n'ai pas pu

réprimer un frisson et j'ai ouvert les yeux. Paloma terminait son whisky sans remuer un cheveu. Un glaçon a crissé entre ses dents et elle a abandonné le verre sur la table, satisfaite, comme si de rien n'était. À présent, elle souriait pour de bon.

Se coupant la parole les uns les autres, se promenant frénétiquement dans tous les sens, les invités parlaient de plus en plus fort, plus vite, produisaient de plus en plus de bruit et de moins en moins de sons intelligibles. La radio s'interposait entre leurs voix : deuxième comptage des suffrages. Ma mère allait et venait en trépigant. Vous en pensez quoi ? demandait-elle dans le vide, à qui voulait bien lui répondre. Les militaires respecteraient-ils le résultat des urnes, les invités voulaient-ils boire autre chose, ajouter des glaçons, monter le volume de la radio, puis elle partait d'un éclat de rire métallique, un rire dont je me souviens parfaitement. Je n'en revenais pas que ma mère s'esclaffe de manière aussi stridente, bouche béante (denture d'un blanc étincelant au bord d'une falaise). Je ne voulais pas que Paloma la voie ainsi. J'ai voulu m'approcher d'elle, lui dire mère, je t'aime beaucoup, beaucoup, je t'en prie tais-toi, s'il te plaît, tais-toi. Mais les tambours à la radio ont écrasé son hilarité, ou plutôt ses éclats de rire se sont mués en tambours réclamant le silence, invitant l'assistance à retrouver son sérieux et à écouter les résultats du dépouillement de soixante-douze pour cent des suffrages exprimés.

Après le flash info, alors qu'il ne restait plus d'alcool sur la table, Paloma a annoncé qu'elle voulait fumer. Elle m'a prise par la main et m'a conduite à travers le couloir. Je me rappelle que nous titubions. J'étais en proie à une nouvelle excitation, un léger

et joyeux étourdissement que Paloma a interrompu au bout de quelques pas. Où sont tes cigarettes ? a-t-elle demandé sans rouler les r, serrant ma main et me contemplant avec des yeux qui m'obligeaient à me taire et à lui obéir.

Je l'ai guidée vers la chambre de mes parents, au fond de la maison, où la rumeur de la fête nous parvenait encore. Tranquillement, sans même regarder derrière elle, Paloma est entrée et a commencé à fouiller le moindre recoin. Moi, en revanche, j'ai fermé les paupières et la porte (les yeux, pour éteindre le monde, pour ne pas être vue). Quand je les ai rouverts, Paloma attendait, anxieuse. Alors ? Je lui ai signalé la table de nuit. Ma mère y rangeait ses cigarettes, ses allumettes et les cachets qu'elle prenait parfois : certains matins nuageux et toutes les nuits sans électricité. Il ne restait qu'une cigarette dans le paquet de Barclay, mais Paloma a ouvert le tiroir pour fouiller et en a aussitôt débusqué un deuxième flambant neuf. Elle a aussi pris une plaquette de médicaments et le tout a disparu à l'intérieur d'un petit sac rouge surgi de nulle part, suspendu à son épaule (ce genre de détail marque : l'éclat aveuglant d'un sac rouge).

Le plancher commençait à se dérober sous mes pieds, va-et-vient mollasson d'un naufrage que j'évitais, un peu effrayée, à la fois heureuse et effrayée de conduire Paloma à travers la maison en zigzaguant. Nous avons traversé ensemble le couloir et le salon, laissé derrière nous le brouhaha des voix et des nouveaux résultats, le dépouillement de quatre-vingt-trois pour cent des suffrages. Serrant sa main de toutes mes forces, je l'ai emmenée dehors, loin de l'endroit où son père et le mien se criaient dessus (le

sien s'était levé de son fauteuil et le mien se cachait derrière ses lunettes qui coupaient son visage en deux). Appuyé contre le mur, de plus en plus loin de nous, mon père tapotait son verre du tranchant d'un couteau. Ding ding ding. Silence. Ding ding. Comme si ce tintement le protégeait de la rage que l'Allemand, le papa de Paloma, semblait avoir aiguisée pendant des années dans l'intention de la déverser à ce moment-là. Une minute de silence ! a crié mon père, obtenant une pause, une parenthèse dont il a profité pour porter un toast à une série d'inconnus, une kyrielle de personnes avec deux prénoms et un nom de famille au complet (comme lorsqu'on parle des morts).

J'ai fermé la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse dans mon dos, et nous sommes restées un instant en silence dans le noir (tombait-il des cendres ? pleuvait-il ?). L'électricité avait été coupée et les adultes venaient tout juste de remarquer l'obscurité : panne de courant, encore un câble à haute tension sectionné d'un coup de chaîne, montez le volume du transistor (et moi, je pensais à ma mère et à ses cachets, ses cachets). Paloma a allumé une bougie et sorti de son sac le paquet de Barclay. On n'a qu'à fumer, a-t-elle proposé avec son accent guttural en retirant soigneusement la languette du film plastique. Elle a arraché le papier doré à l'intérieur, l'a jeté par terre et a tapoté le paquet du plat de la main. Deux cigarettes ont dépassé. J'ai pincé la mienne entre l'index et le médium, imitant ma mère quand elle fumait. Paloma, en revanche, a rapproché le paquet de sa bouche, emprisonné le filtre d'une cigarette entre ses lèvres et tiré sur celle-ci comme s'il s'agissait d'un objet très fragile. Ensuite, le visage penché

en avant, elle a passé le bout de sa cigarette sur la flamme de la bougie. Une vraie professionnelle. Le feu a éclairé ses pupilles et elle a aspiré en plissant les yeux (yeux teintés, me suis-je dit, yeux rouge vin). Le tabac s'est allumé, une volute de fumée blanche et compacte est restée suspendue à quelques millimètres de ses lèvres. Je l'ai regardée, fascinée, jalouse, quatre-vingts pour cent des suffrages dépouillés, tandis que jaillissait de sa bouche ce brouillard qui aussitôt s'évanouissait autour d'elle.

J'étais terriblement admirative. Je lui ai demandé de m'expliquer comment faire. Où avait-elle appris, depuis quand fumait-elle, comment faisait-elle pour ne pas tousser. T'as jamais fumé ? s'est-elle étonnée en tirant une nouvelle taffe. Mais t'as sûrement essayé ces cachets, non ? a-t-elle demandé en libérant un comprimé de son alvéole et en le posant sur sa langue, où rampaient encore des filaments de fumée. Cela m'a vrillé l'estomac, brûlé la poitrine, le visage. Bah non, j'ai jamais fumé, c'est dégoûtant, ai-je répondu en fixant un point au sol, un point différent de celui qu'elle avait vu en entrant chez nous, cherchant par terre quelque chose au-delà de ses espadrilles, de mes pieds, de la boue, de moi-même, essayant en vain de percer un secret. Je l'ai avertie que ses doigts noirciraient, sa peau se ternirait et ses dents jauniraient. Et puis ces médicaments appartenaient à ma mère, pour les matins gris, pour les nuits sans lumière, ai-je protesté. Elle m'a ignorée. M'a raconté qu'elle fumait tous les matins avec ses copines avant d'entrer dans son collège, à Berlin. Je ne savais pas où se trouvait Berlin, mais je l'ai imaginée exhalant des volutes de fumée dans une immense forêt vert clair et je l'ai haïe.